

nald) était certes loin d'être un inconnu pour nous ; car, bien que ce soit la première fois qu'il porte la parole dans cette enceinte parlementaire, sa réputation l'y avait déjà précédé, réputation acquise dans l'assemblée législative d'une province qui, au cours du siècle écoulé, a produit nombre d'hommes qui se sont distingués au service de l'Etat, après avoir rété pendant plus d'un siècle le boulevard du libéralisme et le champion des principes libéraux, cette province vient de mettre le sceau à sa réputation, au cours de la dernière lutte électorale à laquelle l'honorable député lui-même (M. Macdonald) a pris une part notable, en enlevant à l'ennemi le comté de Pictou, forteresse restée inexpugnable jusque-là.

Si la réputation de l'honorable député de Pictou l'a précédé dans cette Chambre, il est évident, si l'on tient compte de l'âge du député de Montmorency (M. Parent), que sa renommée n'avait pas encore pénétré ici. L'étonnant, c'est qu'un tout jeune homme ait pu remporter une victoire aussi éclatante que celle-là. Digne fils d'un noble père, il a démontré encore une fois la vérité de l'axiome qui déclare que "bon sang ne saurait mentir."

Il me sera sans doute bien permis d'offrir mes félicitations au jeune député de Toronto-nord (M. Foster). Je dois, toutefois, le déclarer à l'honorable député lui-même et à la Chambre, si les électeurs de Toronto-nord ou la majorité d'entre eux, eussent été de véritables patriotes, dans la meilleure acception du mot, ils n'auraient pas élu l'honorable député, mais ils auraient confié leur mandat à mon estimable ami, le maire actuel de Toronto (M. Urquhart). Toronto est une ville fort singulière. Douée de nombre de belles qualités, elle a un défaut fatal. Ses citoyens sont fort intellectuels, ce sont des esprits cultivés, et je puis leur rendre ici le témoignage qu'ils sont fort hospitaliers.

Qu'il s'agisse de choses littéraires ou scientifiques, d'affaires militaires, de politique municipale, Toronto fait infailliblement preuve d'un juste discernement. En fait de littérature, de choses militaires ou municipales, Toronto apprécie toujours à leur juste valeur les hommes de mérite et les bonnes mesures ; mais quand il s'agit de politique, sa perception visuelle est fort défectueuse. En matière politique, Toronto fait toujours fausse route, et c'est ce qui explique que l'honorable député (M. Foster) représente aujourd'hui le collège électoral de Toronto-nord.

Du reste, puisque Toronto-nord a voulu être représenté au Parlement par un député se réclamant du soi-disant parti libéral-conservateur, je dois déclarer que pour mon propre compte, je suis heureux de voir l'honorable député (M. Foster) revenir dans cette enceinte législative où, même les députés de la droite pourront bénéficier de ses lumières et de ses talents. Je dois, toutefois, le dire à l'honorable député (M. Foster),

j'ai éprouvé une vive déception, en entendant sa harangue d'aujourd'hui ; car, enfin, nous sommes de vieux amis, et il sera peut-être étonné d'apprendre de ma bouche que, souvent, au cours des quatre années passées, tournant mes regards vers le fauteuil vide qu'il avait coutume de remplir avec tant de distinction et qu'il vient de reprendre, ma pensée s'est reportée vers l'absent, et je me demandais s'il profiterait de cette absence forcée de la Chambre. Je me flattais de l'espoir qu'il réfléchirait sur son passé, qu'il réformerait son attitude, son ton, qu'il apporterait certains tempéraments à ses méthodes et à ces principes.

Je le dis à regret, après avoir prêté l'oreille à la harangue qu'il vient de prononcer, je constate que ces quatre années qu'il aurait pu si utilement consacrer à la réflexion, mon honorable ami les a gaspillées, n'en a nullement profité.

C'est un vrai Bourbon, qui n'a rien appris et rien oublié, et son discours d'aujourd'hui ne diffère en rien de tous ceux qu'il a prononcés de 1896 à 1900. Il a parlé de la prospérité du pays. Mon honorable ami, qui est très documenté—bien mieux que je ne le suis—a dû admettre que le Canada jouissait d'une grande prospérité. Mais, ajoutez-il, cela est dû à la politique du parti conservateur. Combien de fois ne nous a-t-on pas déjà répété cela, de 1896 à 1900 ? Tout ce que je puis lui dire, c'est que si cette prospérité est attribuable à la politique du parti libéral-conservateur, il n'y a pas lieu de s'étonner que le pays n'ait pas voulu en revenir au parti conservateur et revoir les jours d'avant 1896, car la politique conservatrice ne faisait alors qu'amasser des ruines tandis qu'aujourd'hui nous sommes en pleine prospérité.

Mon honorable ami a évidemment fort à cœur la défaite de son parti. Je ne veux pas pour le moment, entrer dans aucune discussion au sujet des méthodes suivies par l'opposition et celles du Gouvernement. Je ne veux que relever certaines remarques qu'il a faites. Si, comme il le fait observer, le parti libéral n'a dû sa grande victoire du 3 novembre dernier qu'à ses accointances avec une puissante compagnie, qui a mis toutes ses influences en jeu afin de peser sur les votes de ses employés, il nous a donné la mesure de l'estime en laquelle il tenait le parti conservateur même, car chacun se rappelle encore l'ancien pacte qui existait entre le chemin de fer du Pacifique et le parti conservateur. Mais, Monsieur l'Orateur, mon honorable ami n'a pourtant qu'à jeter les yeux auteur de lui pour constater que les victoires les plus éclatantes remportées par le parti libéral aux dernières élections l'ont été aux deux extrémités du Canada, c'est-à-dire dans la Nouvelle-Ecosse et dans la Colombie-Anglaise. Or, combien d'employés le Grand-Tronc compte-il dans la Nouvelle-Ecosse et dans la Colombie-Anglaise ? Mon honorable ami a aussi abordé un autre sujet, et je suis heureux qu'il l'ait fait, car